

LE COMTE DE TOULOUSE, UN RÉCIT DE VENGEANCE FLAMBOYANT SUR FOND DE CROISADE ALBIGEOISE

« *Le Vicomte de Béziers, le Comte de Toulouse,*
deux romans que Walter Scott eût signés. »

Paul Féval fils, discours d'inauguration du monument élevé à
Frédéric Soulié au cimetière du Père-Lachaise à Paris en 1875.

Amis lecteurs, votre attention. Les pages de cette préface contiennent d'importantes révélations sur les multiples intrigues et rebondissements contenus dans *Le Comte de Toulouse*. Il est préférable d'en différer la lecture si vous voulez pleinement apprécier les ressorts de ce nouveau roman.

Le Comte de Toulouse, n'est pas un livre d'Histoire, encore moins la biographie d'un comte de Toulouse ayant vécu à l'époque médiévale. Son auteur, Frédéric Soulié (1800-1847), de son vivant un des grands maîtres du roman populaire français, un pionnier du roman-feuilleton, a toujours eu pour projet d'écrire une fiction. Aussi le titre, retenu et annoncé à ses lecteurs bien avant l'aboutissement du texte même, ne doit-il pas faire illusion. Le héros de cette trépidante aventure qui vous entraînera au cœur du Languedoc en guerre du début du XIII^e siècle, au temps de la Guerre des Albigeois, n'est pas le comte de Toulouse « officiel », à savoir le comte Raymond VI de Toulouse, mais un chevalier fictif de la Montagne Noire nommé Albert de Saissac. Du comte de Toulouse éponyme de ce roman, il sera donc peu question dans les pages qui suivent. Cependant ce haut personnage, comme d'autres protagonistes bien réels de l'époque où se déroulent les péripéties mises en scène par Soulié, ne sont pas totalement étrangers au sort du héros qui, de retour de Terre sainte,

Le comte de Toulouse

8

se retrouve étroitement mêlé à l'affrontement entre les croisés de Simon de Montfort et les méridionaux, voire le peuple de Toulouse.

Pourquoi le héros de ce livre n'est pas réellement le comte de Toulouse ?

Le titre du précédent roman de Frédéric Soulié se déroulant dans le même univers ne doit pas nous tromper. *Le Vicomte de Béziers*, publié l'année précédente, en 1834, fut construit autour de la figure charismatique et tragique d'un jeune héros méridional, Roger, effectivement vicomte de Béziers, Albi et Carcassonne. Ce jeune homme devient au fil des pages le leader incontesté d'un parti languedocien face à l'Église et l'oppression des croisés, un leader valeureux prêt finalement au sacrifice de sa vie pour les siens. Le destin va précisément le faucher au moment où il s'apprête à gagner sa liberté et à rallier à lui dans un formidable élan d'espoir toute la Provence. La force de ce premier roman tenait dans la crédibilité du monde où évoluait le jeune vicomte, en se basant sur tous les éléments historiques connus de l'auteur et de ses contemporains. Roman d'apprentissage politique : le jeune vicomte y découvrait au fil de ses aventures la nécessité de se battre pour la patrie méridionale en danger. Roman de rédemption aussi : Roger devient un héros preux et résolu lorsqu'il abandonne son insouciance à la veille de la Croisade, époque au cours de laquelle il se perd dans l'amour tout en découvrant les enjeux supérieurs de la guerre qui s'annonce. *Le Vicomte de Béziers* offrait à ses lecteurs une vaste fresque historique où se mêlaient passion et violence, scènes intimistes et grandes scènes de batailles, amours sincères et dénonciations du fanatisme le plus cruel. Toute l'intrigue du récit tournait ainsi autour de la figure de Roger, personnage éponyme bien réel (de son vrai nom Raymond-Roger) dont le caractère et les aventures s'enracinaient dans les interstices laissés par la grande Histoire.

Le besoin d'une suite sera la rançon du succès obtenu par le livre, reçu avec une incroyable ferveur par le public et une partie des critiques, d'autant que l'auteur l'avait lui même annoncée préalablement à ses lecteurs, avec une bonne dose de fausse modestie, dans l'hypothèse où ils feraient bon accueil à son projet : « *Si j'avais cru être à la hauteur de la tâche que j'ai entreprise, j'aurais ajouté au titre*

de Vicomte de Béziers celui de Première partie de la guerre des Albigeois, et j'aurais continué mon ouvrage en deux autres livres appelés Le Comte de Toulouse et Le Comte de Foix. Mais j'ai eu peur d'avoir trop osé, et je l'avoue, je ne me permettrai d'achever le roman de cette grande histoire que si j'y suis encouragé par quelques suffrages ; je désire surtout ceux de mes compatriotes. S'ils me savaient quelque gré d'avoir tenté de faire sortir de l'oubli les fastes de notre belle province ; d'avoir voulu lui rendre cette nationalité qu'elle conserve encore dans sa langue, après plusieurs siècles de réunion à la mère-patrie ; si quelques-uns me disaient le macte animo qui soutient l'homme studieux dans ses arides recherches, je compléterais le tableau que j'ai commencé et je les prierais d'en accepter la dédicace. »

La promesse est faite : il y aura une suite et voilà l'auteur prisonnier de son engagement. *Le Vicomte de Béziers* est le fragment d'un grand tout dédié à la « mère patrie » de Soulié (il est né à Foix, en Ariège). Mais Roger, conformément à son modèle historique, avait été sacrifié à la fin de ce qu'il convient maintenant d'appeler la première période de la frise chronologique. Ce n'était pas en soi un obstacle. Soulié a avoué avoir réfléchi à une œuvre appelée *Le Comte de Toulouse*. Mais ce personnage se prête-t-il, comme celui du vicomte Roger, à être le héros d'une aventure picaresque propre à séduire les exigeants lecteurs de Soulié, d'autant plus pointilleux qu'ils seraient ses « compatriotes » méridionaux ?

Placer chaque volume de la trilogie annoncée sous l'égide symbolique d'un des grands princes du Midi opposés à la papauté, tous rebelles à cette Croisade ou Guerre des Albigeois, constituait un argument fort, attirant l'attention sur cette épopée pour laquelle l'auteur a de grandes ambitions. Au moment de passer au second volume de son histoire, il ne s'agit plus de reculer. Mais voici l'auteur prisonnier de son effet d'annonce, écartelé entre la volonté de poursuivre l'exploration d'une chronologie (le premier roman se passait en 1208 et 1209), à travers des faits réels rapportés par les chroniques du temps et les historiens qui les ont remis au devant du public, le rôle effectif qu'a pu avoir le personnage éponyme au sein de l'Histoire dont l'auteur ne veut pas s'écarter et les dimensions purement fictionnelles du premier volume. C'est là que se niche la difficulté.

Le comte de Toulouse

10

La personnalité historique de Raymond VI, notre comte de Toulouse, n'a rien à voir avec celle de Roger, le vicomte de Béziers. Elle ne se prête pas à l'invention d'un héros convenable, selon l'époque et selon Soulié, à l'aise au sein des souvenirs héroïques de sa « province-mère », sa patrie méridionale, le Languedoc.

À l'époque où Frédéric Soulié rédige son ouvrage, le comte Raymond VI n'a en effet rien d'un héros, même pas à l'échelle de sa patrie méridionale. Les lecteurs du Midi appelés rhétoriquement à devenir les Muses de la suite de l'œuvre n'ignorent pas que sa personnalité historique pose problème. Son image est alors celle du vaincu. Mais, contrairement au vicomte de Béziers, battu lui aussi par la croisade, il s'est laissé humilier par les croisés à Saint-Gilles du Gard au tout début de la Croisade albigeoise, en juin 1209 et, péché originel, il a accepté, pour sauver ses domaines, de rejoindre l'armée de la papauté qui s'est démenée pour écraser son cousin, le jeune Roger de Béziers. Pire, il n'a rien fait pour le sauver. C'est un lâche, un indécis, un couard et un traître. Et c'est sur cette image qu'il va falloir construire un roman sublimant les valeurs d'un lointain Midi médiéval, symbole du Progrès et de la Liberté ? Raymond VI souffre de la comparaison avec le jeune vicomte de Béziers. Le comte de Toulouse n'est définitivement pas assez chevaleresque.

Ces traits de caractère, Frédéric Soulié les a repris dans son premier volume. Ne fait-il pas dire à Roger, bravache, devant ses sujets ce que tous pensent du prince toulousain: « *Mon oncle Raymond me vendrait pour une labourée de terre, mais c'est un lâche que je ferai trembler en le regardant* ». La suite du roman confirme ses propos en dépeignant le comte, d'abord manipulé par les hommes de l'Église, conspirant contre le vicomte, son neveu, mais finissant toutefois par lui apporter son aide financière pourvu qu'elle restât secrète. Ce manque de courage, son caractère faible et indécis et sa nature multiple ne font pas de lui le candidat idéal pour devenir le héros d'un second tome consacré aux années 1211-1213, et ce d'autant moins que le comte fuit le champ de bataille de Muret dont le récit doit être l'acmé du roman de Soulié.

Vengeances et faux-semblants au cœur d'une guerre médiévale

Tout en gardant le titre déjà annoncé et qu'il ne pouvait abandonner sous peine de renier son projet originel de trilogie, le romancier choisit de contourner la difficulté. Le héros principal de son prochain roman sera totalement fictif, permettant à l'auteur plus de liberté qu'il n'en avait eu avec le vicomte de Béziers. En s'éloignant du personnage historique du comte de Toulouse, Frédéric Soulié peut se montrer bien plus ambitieux et nous entraîner dans de multiples intrigues autour d'un héros moins archétypal et plus à même de nous surprendre. Les réactions du jeune chevalier Albert de Saissac, revenant de Terre Sainte et débarquant dans un Midi de la France qu'il ne reconnaît pas, sont autant d'effets de surprises que Frédéric Soulié va distiller pour notre bonheur au fil de ses aventures. Personne ne pourra préjuger du destin du héros. Nul ne pourra connaître à l'avance ses réactions à la découverte de ce qu'est devenue sa terre languedocienne depuis qu'il l'a quittée dix ans auparavant. Un homme neuf, « étranger » au conflit qu'il découvre, permet de relancer l'histoire dans de nouvelles directions. *Le Comte de Toulouse* ne sera pas une suite directe du *Vicomte de Béziers* mais bel et bien une aventure indépendante située dans le même univers guerrier, médiéval et méridional. Bien sûr Soulié multiplie les allusions au premier « tome » et nous invite à découvrir ce que sont devenus certains protagonistes des intrigues liées à Roger de Béziers, mais l'essentiel reste de concevoir avant tout un nouveau roman, variation sur les thèmes du volume précédent : masques et faux-semblants, vengeance ou vendetta, orgueil ou sentiments, amours passionnées ou attachement indéfectible à la patrie. Sous la pression du succès, parce qu'il s'agit ici bien évidemment de plaire encore à ses lecteurs, Frédéric Soulié repart d'une feuille vierge. Plutôt que de se contenter de suivre les pistes tracées par son premier livre, il va livrer au public une bien meilleure production, un récit de vengeance flamboyant, toujours en tension entre le vraisemblable et le fantastique, la vérité et les faux-semblants, la transgression et la norme, l'individu et la patrie, la mort et la vie. *Le Comte de Toulouse* de Frédéric Soulié, avec son héros Albert de Saissac très vite déchiré entre deux mondes, est un des meilleurs romans consacrés au thème de la vengeance du

Le comte de Toulouse

12

XIX^e siècle. Son scénario foisonnant, qui réinvente constamment le stéréotype et fonde une partie des lois du genre, est extrêmement malin.

À partir d'une situation de départ clairement établie – le retour de croisade du chevalier Albert de Saissac qui découvre le château de son père, Saissac, près de Carcassonne, ravagé par d'autres croisés, ceux de Simon de Montfort lancés dans la conquête du Midi, et crie vengeance sur le corps de sa sœur, Soulié mélange, comme dans son premier volume, les éléments de la grande histoire avec la fiction. Le lecteur va pénétrer au cœur de Toulouse assiégée par les croisés en juin 1211 ; il vit la bataille de Castelnaudary (ou de St-Martin-Lalande) entre les armées de Montfort et celles du comte de Toulouse. Enfin il participe au choc de Muret en septembre 1213, et au triomphe – provisoire – de Montfort sur toutes les populations du Midi. Entre ces événements, Soulié brode autour du motif d'Albert de Saissac et sa soif de vengeance. Le lecteur bascule dans un monde dans lequel il ne peut plus totalement envisager de se fier à Soulié ou aux personnages que le jeune chevalier de Saissac croise sur son chemin. Ce monde est celui des faux-semblants. Puisque des croisés comme ceux de Montfort sont capables de se comporter comme des barbares, de trahir l'idéal chrétien qui doit normalement les animer et qui a animé Albert au cours de son séjour en Terre sainte, tout est, hélas, possible dans ce Midi à feu et à sang. Tout n'est que supercherie et mascarades pour mieux apprécier le moment du dévoilement. Soulié use avec maestria de son sens inné du théâtre et de la comédie des apparences. Il crée de l'étrange et du fantastique (les hommes se révèlent femmes, les morts paraissent vivants, les cadavres renaissent à la vie, les fantômes hantent les vivants), du comique (l'épisode du sorcier de Montpellier) de l'épique (quand il s'agit pour le personnage principal de changer à multiples reprises de camp pour satisfaire son dessein de vengeance personnelle ou quand on découvre que le cours des batailles entre croisés et méridionaux est truqué par le héros du roman). Soulié réussit ce tour de force de doser parfaitement ses effets et les révélations qui vont relancer l'épopée de ses personnages. Très vite, il dévoile les plans d'Albert de Saissac et sa transformation en Laurent de Turin ; très vite, on sait que son plan est de défaire le clan Montfort de l'intérieur et tout au long du récit, il nous est rappelé constamment et avec beaucoup d'insistance combien,

malgré les sacrifices qu'il est obligé de faire pour parvenir à ses fins, il est déterminé à mener jusqu'au bout sa vengeance et ainsi honorer la promesse faite sur le corps de sa sœur dans les ruines du château de Saissac. Le roman est bâti sur ce point central : la transformation d'Albert de Saissac en Laurent de Turin n'a pas affecté son désir de vengeance. Comme plus tard Dantès chez Dumas, le héros invente un personnage fabuleux à la réputation trouble et mystérieuse ; il doit accepter et apprendre à être ce personnage au point de renier sa patrie méridionale mais peut-être au point de se renier complètement lui-même. Jusqu'au bout, on sera en droit de douter des véritables sentiments qui animent le héros du roman. Restera-t-il fidèle à sa vendetta personnelle ? Restera-t-il fidèle à l'amour de sa vie ou ira-t-il jusqu'à la trahison ultime de cet engagement ? Est-on sûr de la « justesse » de sa vengeance ? L'un des chapitres clés intitulé *Patrie et vengeance* pose ouvertement la question au cours d'une scène magistrale confrontant Albert / Laurent à l'Œil sanglant, son frère, qui n'est autre que Buat, personnage clé du *Vicomte de Béziers*, fil rouge de la trilogie voulue par Soulié et symbole de la résistance acharnée de la patrie méridionale face aux envahisseurs croisés et au fanatisme de l'Église romaine, animé lui aussi par la volonté tenace de châtier celui qui a fait tomber Roger de Béziers. Albert / Laurent n'est-il pas allé trop loin ? Ne s'est-il pas égaré dans son entreprise vengeresse au point de se mettre en danger ?

Car autour d'Albert / Laurent, règnent complot, hypocrisie et trahison. Nul n'est épargné. Ni les méridionaux (que l'on songe aux bourgeois de Toulouse, David Roaix en tête, prêts à trahir le comte de Toulouse ou encore à Baudouin, le frère du comte, qui le trahit au profit de Montfort et dont Soulié nous raconte le sort funeste), ni le clan Montfort où chacun cultive l'ambition, la rouerie et le machiavélisme. Ni même, et ce sera le drame final du chevalier Albert de Saissac, son entourage le plus proche. Mais n'en disons pas plus. Combats, rage, jalousie, faux-semblants, complots et vengeance savamment dosés pour notre plaisir par l'un des grands maîtres de l'intrigue du XIX^e siècle... Voici *Le Comte de Toulouse*.

Charles Peytavie

